

XYZ. La revue de la nouvelle

Trois histoires bêtes

J. P. April



Number 105, Spring 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61343ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

April, J. P. (2011). Trois histoires bêtes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (105), 63–64.

Trois histoires bêtes

J.P. April

Trois femmes et une guenon

C'EST L'HISTOIRE TOUCHANTE de trois primatologues britanniques, blondasses, osseuses et plutôt fortes en dents, qui allèrent étudier le singe au Zignya en 1934 et en bermuda kaki pâle.

Elles se lièrent rapidement d'une amitié très profonde et pratiquèrent l'amour libre à trois au sein de la jungle.

Ce qui ne tarda pas à intriguer des femelles chimpanzées, qui se mirent à les singer.

Jusqu'au jour où Baboona, la plus belle et surtout la plus forte des femelles du clan, fit des avances à Sheena Jackson, la primatologue la moins maigre du groupe.

La grosse guenon qui pue risque-t-elle de briser le triangle parfait qui unit nos trois Anglo-Saxonnes de la brousse ?

C'est sûr.

L'oiseau-téléphone

LE DRÔLE D'OISEAU s'appelle le moqueur polyglotte, sérieusement. Par chance, il ignore son nom. Cet oiseau imite tout ce qu'il entend, mais il n'a aucun chant particulier. Si seulement il avait aussi le sens de l'humour, il pourrait devenir riche en donnant des spectacles d'imitation au Québec.

Le moqueur polyglotte de mon histoire imitait la sonnerie de mon téléphone portable. Juste pour se moquer de moi. Puis il a pris ma voix, puis mes mots, et à la fin de l'été il s'est envolé pour de bon. Depuis lors, je suis bouche bée.

Si jamais vous entendez ma voix quelque part dans un buisson en Amérique du Nord, ce n'est sûrement pas moi qui parle ; c'est sans doute cet oiseau moqueur qui vous dit avec 63

ma voix : « Eh oui, c'est bien moa, Jipé Aprrrril. Comment ça va ? »

Vous pouvez lui répondre, mais comprenez que je ne donnerai pas suite à votre message.

Une baleine à Dubaï

ON NE SAVAIT PAS ce qu'elle faisait là, à Dubaï, la masse morte de cette baleine profondément enfoncée dans une marina. Vraiment pas sa place !

D'habitude, les baleines ne visitent pas les marinas, mais depuis le réchauffement des eaux, elles ne savent plus où aller.

On n'était plus comme d'habitude, et la baleine était là, pas facile à bouger, la grosse. On l'avait découverte comme ça, au petit matin, puis la température avait monté à 47° et, le soir tombant, elle puait déjà beaucoup.

Le jour suivant, on ne savait toujours pas comment la sortir de là. On a essayé avec de grands filets, des grues géantes, des bulldozers pas mal gros, mais la baleine était encore plus grosse, elle gonflait à vue d'œil et dégageait des gaz méphitiques qui terrassaient les badauds.

Le cinquième jour, elle était toujours là, et de plus en plus, trois fois plus énorme, toute turgescente, et très tumescente. Ça débordait des quais de la marina.

Ce fut le lendemain qu'elle explosa. Des tonnes de chairs en putréfaction fusèrent sur la ville et marbrèrent les édifices mirobolants de giclées violacées, d'huile rance, d'intestins verdâtres et de merde mordorée qui cuisirent au soleil sur les flancs des buildings, les transformant en affreuses stalagmites gigantesques.

Ce fut le début du déclin pestilentiel de Dubaï.

Quelques années plus tard, des touristes y revinrent pour visiter les ruines les plus modernes du monde.